

LE SEMEUR,

JOURNAL RELIGIEUX,

Politique, Philosophique et Littéraire,

PARAISANT LE MERCREDI.

Le champ, c'est le monde.

Math. XIII. 38.

On s'abonne à Paris, au Bureau du Journal, rue des Petites-Ecuries, n° 13, et chez tous les Libraires et Directeurs de poste. — Le prix de l'abonnement est de 15 fr. par an pour la France, et de 17 fr. pour l'étranger. — Les lettres et envois doivent être affranchis.

SOMMAIRE. — CORRESPONDANCE : Lettre de M. de Lamennais.

— M. SCHELLING APPELÉ A BERLIN. — ÉCONOMIE POLITIQUE : Cours de M. Emery. (3^e article.) — ANTHROPOLOGIE : *De la physiologie humaine et de la médecine dans leurs rapports avec la religion chrétienne, la morale et la société*; par M. F. DEVAY. — POÉSIE : *Auguste et Noémi*, par Mme C. GUINARD. — REVUE.

CORRESPONDANCE.

A M. le Rédacteur du Journal LE SEMEUR.

C'est vous, Monsieur, qui m'apprenez, dans votre feuille du 24 février que vous avez bien voulu m'adresser, l'origine des allégations que j'ai démenties dans le *National*. Je vois que vous les avez puisées dans une lettre de M. Rohrbacher à l'*Ami de la Religion*, lettre que je n'ai point lue et que je ne lirai pas : car je ne sache rien de si propre à inspirer le dégoût que ces prétendues révélations, toujours plus ou moins inexactes et fausses, lesquelles ne sont en réalité que des abus de confiance indignes de quiconque se respecte, et il est triste, après avoir cru, pendant des années, pouvoir et devoir estimer un homme, d'être enfin obligé de le mépriser profondément.

Que M. Rohrbacher « m'ait fait connaître la doctrine sur « la grâce et le péché originel, » en vérité, je ne m'en doutais guère, et, quelle que soit mon ignorance, je ne pensais pas, je l'avoue, qu'elle s'étendit jusqu'aux plus simples éléments de la théologie et jusqu'au catéchisme. Au reste, il veut bien instruire le public qu'il rencontra en moi un écolier docile, et je l'en remercie.

Mais quand il dit : « Vers la fin de 1832, il nous vint à Ma-
« lestroît d'autres jeunes gens auxquels il avait dicté ses pro-
« pres cahiers de philosophie. J'y trouvai la même confu-
« sion sur la nature et la grâce. Comme c'était un point ca-
« pital dans l'ouvrage, j'écrivis à M. F. de Lamennais qui
« était alors à Rome... Ma lettre ne lui revint qu'à Paris.
« Aussitôt il fit retirer, autant qu'il le put, tous les exem-
« plaires manuscrits de sa philosophie : » quand, dis-je, il avance ces faits, que je n'ai d'ailleurs aucun intérêt à con-
« tester, je dois à la vérité de les déclarer entièrement faux. Je n'ai jamais dicté aucuns cahiers de philosophie, ni retiré, ni cherché à retirer aucun de ces cahiers qu'on affirme avoir été dictés par moi.

Mais à quoi bon se donner tant de peine, à quoi bon recourir à tant d'inventions, manquer à la délicatesse, à

l'honneur, pour établir qu'il s'est opéré un changement et un grand changement dans mes croyances et dans mes idées? Ne l'ai-je pas dit moi-même dans les *Affaires de Rome*? et n'ai-je pas expliqué comment j'avais été conduit à ce changement très réel? Je le répéterai une dernière fois.

Jusqu'à l'époque où Rome exigea de moi un acte qui, à tort ou à raison, blessait ma conscience, je m'étais appliqué avec le soin le plus attentif et la sincérité la plus parfaite, à me renfermer dans les bornes de la plus stricte orthodoxie, ne me permettant, en dehors des doctrines enseignées, aucun examen dont ces doctrines mêmes ne fussent le dernier critérium. Mais quand je me vis contraint de renoncer ou à ce critérium, ou à ce que ma conscience me représentait comme un devoir sacré, je dus, pour sortir de l'anxiété où me jetait cette opposition douloureuse, sonder les bases de l'autorité qui avait été ma règle jusque-là. Je le fis avec une bonne foi dont on ne m'ôtera pas le sentiment qui fait ma paix, je le fis par écrit, et mon unique réponse aux attaques passionnées dont je n'ai cessé d'être l'objet depuis quatre ans, sera de publier les réflexions écrites pour moi seul originairement, qui, avec celles qu'on peut lire déjà dans l'*Esquisse d'une philosophie*, ont déterminé mes convictions présentes. Que si des personnes d'une bonne foi égale à la mienne ne partagent pas ces convictions, quoi de plus simple? Ai-je annoncé la folle prétention de les imposer à qui que ce soit? Mais personne non plus n'a le droit de m'imposer les siennes, et je ne conçois pas qu'en des questions d'une importance si grande, on descende jusqu'aux hommes qui ne sont rien, au lieu de s'occuper exclusivement de la vérité qui est tout.

Vous avez eu raison de penser, Monsieur, que je ne vous confonds pas avec ceux dont je regrette de n'avoir pu louer du moins la loyauté. Nous différons, certes, d'opinion, et beaucoup, et sur des points très capitaux; car je n'admets point d'ordre surnaturel, et l'existence d'un ordre surnaturel est, si je ne me trompe, le fond même de vos croyances religieuses et philosophiques. Mais j'aime à reconnaître qu'en me combattant, vous avez gardé toutes les convenances dont les honnêtes gens, par respect pour eux-mêmes, ne s'affranchissent jamais, et que cette discussion a été aussi loyale que sérieuse. Me permettez-vous seulement d'ajouter, qu'en relisant mon ouvrage attentivement; vous y trouverez, ce me semble, la réponse à vos objections.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite estime et de ma considération la plus distinguée.

F. LAMENNAIS.

Sainte-Pélagie, 26 février 1841.

M. SCHELLING APPELÉ A BERLIN.

Le plus illustre des philosophes de l'Allemagne, et le plus grand, sans aucun doute, des penseurs actuellement existants, M. Schelling, vient d'être appelé par le roi de Prusse à de hautes fonctions administratives : il est nommé conseiller intime de gouvernement et membre du collège qui, dans la hiérarchie prussienne, répond à notre conseil royal de l'instruction publique, avec la faculté de professer à l'université de Berlin. Ce changement dans la position de M. Schelling est fait pour réjouir les amis de ce grand génie et pour exciter vivement l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux destinées de la philosophie. Les rapports dans lesquels vivait M. Schelling à Munich n'étaient plus tels, depuis longtemps, que son esprit pût s'y sentir à l'aise. On connaît la tendance intellectuelle qui devient de plus en plus dominante dans la capitale de la Bavière. Nous ne voulons pas en dire trop de mal : dans un temps où le commun, le terre-à-terre, l'intérêt du moment est le seul mobile de tant de gouvernements, on se sent porté à l'indulgence envers ceux qui poursuivent la réalisation d'une idée, cette idée fût-elle fautive ou bizarre. Mais enfin, l'esprit qui règne à Munich, c'est l'esprit catholique dans ce qu'il a de plus tranché ; ce que rêve le souverain si remarquable et, qu'on nous passe l'expression, si original de ce pays, ce n'est rien moins que la reconstitution du moyen-âge avec sa foi, sa science mystique, son érudition laborieuse, ses arts et ses couvents. Or, M. Schelling est protestant ; il est élevé, sans doute, par son esprit, au-dessus des petites choses sur lesquelles repose l'anticatholicisme de beaucoup de gens ; mais il n'en est pas moins protestant ; il l'est d'autant plus, qu'il l'est dans un sens très-haut et très-large. De là, entre M. Schelling et le gouvernement sous lequel il se trouvait placé, des froissements inévitables, qui jamais, il est vrai, n'ont fait éclat et ne sont tombés dans le domaine du scandale littéraire, mais qui, pour être restés intérieurs et cachés, n'en étaient pas moins gênants et fastidieux pour le philosophe. Ainsi, M. Schelling vivait à Munich, non pas, comme on le croit généralement, en qualité de professeur de l'université, mais comme président de l'académie des sciences : son cours de philosophie n'était, légalement parlant, qu'une affaire bénévole et en dehors de sa position officielle ; mais, au fond, c'était cependant, et pour le monde scientifique et pour lui-même peut-être, la chose principale, puisqu'il n'a point encore fait connaître, par la voie de l'impression, les derniers résultats de sa spéculation, et que son cours était jusqu'à présent le seul moyen, pour lui de les exposer, pour le monde de les connaître. Or, le roi ne voyait ces leçons qu'avec déplaisir ; tout le monde se disait qu'il songeait à fermer la bouche à M. Schelling et à le renfermer dans sa présidence de l'Académie. Nous croyons même savoir que l'année dernière déjà M. Schelling avait été empêché de faire son cours, et que s'il lui a été possible de le reprendre il y a quelques semaines, c'est que les négociations qui devaient lui faire quitter Munich étaient terminées, et qu'on ne voulait point priver le public littéraire de la capitale d'entendre une dernière fois le maître illustre qu'il allait perdre (1).

L'arrivée de M. Schelling à Berlin va l'exposer à des froissements d'un autre genre et auxquels, on peut le prédire, le bruit ne manquera pas. Les personnes qui s'occupent un peu de philosophie savent dans quels mauvais rapports

(1) C'est à peu près de la même manière que le roi a forcé un des disciples les plus distingués de Schelling, M. Stahl, de quitter Erlangen et d'accepter les offres, une première fois repoussées, de l'université de Berlin. M. Stahl, qui est en même temps un penseur très-remarquable et un chrétien de la piété la plus positive, enseigne maintenant à Berlin avec le plus grand succès.

M. Schelling se trouve aujourd'hui avec l'école de Hegel. D'une part, M. Schelling, dans un petit écrit publié en 1834 (1), s'est exprimé assez dédaigneusement sur la personne et la pensée fondamentale de son grand émule, et plus dédaigneusement encore sur la masse de ses disciples qu'il osait appeler de pauvres têtes (*dürftige Köpfe*) ; et, d'un autre côté, il y a en Allemagne une jeune école de philosophes qui se rattachent au nouveau système de M. Schelling, et qui prétendent avoir dépassé Hegel. Or, ce sont là des choses que les Hegéliens, *genus irritabile*, n'ont point encore digérées. Non-seulement ils n'admettent pas qu'ils soient de pauvres têtes, ils prétendent qu'avec Hegel la philosophie est close, que la formule qui explique toutes choses est trouvée, qu'il ne reste plus qu'à l'appliquer, et que s'il y a encore de pauvres têtes dans le monde, ce sont les gens qui ne comprennent pas cela et qui s'imaginent pouvoir aller au-delà de Hegel. Ces messieurs sont très-amers et très-impertinents à l'égard de M. Schelling ; ils le raillent ; ils le défient de produire son nouveau système ; ils offrent de parier qu'il ne le publiera jamais ; ils ont l'air de mettre le secret de M. Schelling sur la même ligne que cet autre fameux secret que M. Bignon vient d'emporter dans la tombe. M. Schelling va se trouver placé au siège même de l'infailibilité hégélienne, au point d'où sont partis, contre lui, depuis plusieurs années, les traits les plus acérés. Il accepte le défi ; il faudra qu'il s'explique, qu'il expose son système devant l'auditoire le plus cultivé, le plus habitué aux spéculations philosophiques, et le moins bienveillant peut-être qu'il pût trouver. Nous faisons des vœux pour qu'il réussisse ; car nous savons que dans le fond sa pensée est religieuse, chrétienne ; et ce serait avec joie que nous la verrions se substituer, dans beaucoup d'intelligences, à la pensée hégélienne qui a jeté une si profonde perturbation dans le domaine de la foi et de la morale.

ÉCONOMIE POLITIQUE.

COURS DE M. EMERY*.

III. — Esquisse d'une histoire du travail humain depuis le christianisme.

Le christianisme s'adressait aux pauvres, aux esclaves, à tout ce qui souffre ; il les appelait heureux. Il prêche le bonheur aux misérables, aux esclaves la liberté ; mais cette liberté est spirituelle, ce bonheur n'est pas d'ici-bas. Son respect est non pour les puissants, mais pour les faibles, non pour l'intelligence, mais pour la moralité. Ses cirques, ses forums, sont des temples au Dieu de paix, des hospices pour les malades, des asiles pour les pauvres. Ces traits font comprendre les rapides progrès de cette doctrine au milieu des persécutions ; elle répondait à des besoins éternels sans doute, mais tout d'abord au pressant besoin de l'époque.

Il ne saurait entrer dans notre plan d'examiner ici l'action totale de la foi chrétienne sur le vieux monde gréco-romain ; nous voudrions rechercher seulement son influence dans l'émancipation du travail et dans son organisation. Du reste, en reconnaissant l'influence que la doctrine chrétienne devait naturellement avoir sur l'ordre politique et

(1) Préface de la deuxième édition des *Fragments philosophiques* de M. Cousin, traduite en allemand par M. Beckers, et précédée d'une préface de M. Schelling.

* En reprenant l'analyse du cours de M. Emery, nous devons relever une erreur assez grave du premier article. Page 20, ligne 32, au lieu de : « Le compagnon et l'apprenti se sont chauffés au foyer du maître, » il faut lire : « se sont chauffés à l'incendie qui consumait la maison du maître. » On pardonnera cette inexactitude dans des articles qui sont de simples extraits abrégés, et non le texte même du professeur, dont on espère cependant reproduire fidèlement la pensée.

économique de l'ancien monde, nous sommes loin de lui assigner cette action pour but essentiel, ou même pour but direct. Les disciples du Christ n'ont point oublié que son règne n'est pas de ce monde. Toutefois, dès son origine, par une conséquence irrésistible, le christianisme pousse à l'affranchissement des travailleurs.

Ramené à son origine profonde, le travail n'est plus le signe d'une infériorité sociale. Obligation commune à tous les hommes, moyen de perfectionnement et de restauration, il a reconquis toute sa dignité. Les solitaires qui peuplent le désert sont des travailleurs, les premiers couvents de grandes fermes. La chaîne de l'esclave est allégée par le sentiment de la fraternité universelle et de l'obéissance qu'il doit au Maître de son maître. Il obtient du christianisme un bienfait que l'antiquité lui avait toujours refusé, et que Rome refusa si longtemps même au plébéien libre, la plénitude du droit de mariage. L'esclave naît à la vie de famille, pas immense vers son affranchissement. L'institution du dimanche est un progrès dans le même sens. Par le moyen du dimanche et des fêtes de l'Eglise, une part considérable du travail de l'esclave est employée à son profit dans une consommation perfectionnelle.

On reproche à l'Eglise, devenue puissante par la conversion des empereurs, de n'avoir pas aboli directement l'esclavage que toutes ses institutions tendaient à restreindre. Ce reproche n'est pas bien fondé. Comment affranchir l'esclave aussi longtemps qu'une grande partie de la société était païenne, et que l'absence de travail était le signe de la liberté? D'ailleurs la condition de l'esclave n'était pas une infériorité réelle aux yeux de la foi.

A l'action de l'Eglise et de la foi se joignait une autre cause tendant à rapprocher les conditions de l'esclave et de l'homme libre, c'est la misère produite par l'immense consommation de capitaux qu'avaient faite la république et l'empire. Les épargnes du monde étaient dévorées; le travail seul pouvait remédier à ce mal extrême, le travail forcé du maître et de l'esclave. La commune nécessité tend à rétablir le lien sympathique que la richesse antérieure avait rompu.

L'invasion des peuples du nord, la destruction de l'empire, les partages du sol entre les conquérants, le gaspillage des restes de la fortune mobilière achèvent la ruine du vieux monde.

L'esclave et le maître se trouvent dans des conditions qui ne diffèrent que par la quantité du surplus du travail que le vainqueur exige de tous les deux.

Charlemagne, figure gigantesque aux limites de l'ancien et du nouveau monde, emploie sa vie à fixer la conquête, à arrêter le flot continu des Barbares, et à établir un ordre fixe dans le nouvel état des choses au moyen des formes et des institutions du monde ancien. Mais cette œuvre est au-dessus des forces du grand empereur; un plus grand que lui peut seul l'accomplir. Celui qui dispose du temps. Charles meurt, et son œuvre avec lui. Les nations qui, réunies sous son sceptre, ont renouvelé quelques jours l'empire d'Occident, sont partagées entre les enfants du grand empereur, entre les mains desquels elles se brisent et se dissolvent. La guerre est partout et l'ordre nulle part.

Moyen-âge.

Après avoir balayé les débris de l'organisation politique impériale, les Barbares s'arrêtèrent devant la hiérarchie pacifique de l'Eglise qui grandissait à leurs yeux de la sainte majesté de ses membres et de la volontaire soumission des fidèles, spectacle étrange pour des hommes qui ne connaissaient d'autre puissance que le glaive.

L'Eglise s'est organisée conformément aux principes de liberté et d'égalité que son divin Instituteur lui a révélés

et dont elle est la gardienne. Pour l'Eglise point de races libres ou de races esclaves. Celui qui fera le plus de sacrifices pour son prochain, le plus accompli dans la foi et dans les œuvres, celui-là sera le premier. Le principe de l'élection domine toute la hiérarchie, le peuple choisit son pasteur dans la paroisse, le peuple et le clergé élisent l'évêque du diocèse; le peuple et le clergé de Rome, représentant ceux de la chrétienté, élisent le pape.

A côté de ce clergé séculier dont l'organisation émanant du peuple embrasse la chrétienté tout entière, nous trouvons des corporations à la fois religieuses et industrielles liées par une règle commune et soumises à l'autorité du pape auprès duquel elles ont des représentants.

Cette institution ecclésiastique, la seule debout alors, fut le modèle de la constitution civile. Les ducs, les comtes, les barons de Charlemagne possèdent des bénéfices à vie, à l'instar des évêques et des pasteurs. Les assemblées périodiques des hauts officiers répondent aux conciles et achèvent la copie. Mais la vie de l'institution originale ne l'animaient pas. Les comtes et les ducs s'efforcent de rendre leur charge héréditaire; de là l'origine des grands fiefs; les barons en font autant de leur côté. Un siècle ne s'est pas écoulé depuis la mort de Charlemagne, et l'empire est divisé en états sans nombre unis par le lien nouveau de la foi jurée. C'est la féodalité fondée sur sa double base, l'hérédité et la hiérarchie. Le sol est divisé en parcelles, sur chacune desquelles on établit un homme à charge de service; la glèbe est le bénéfice du fief, dernier degré de la hiérarchie. La jouissance d'une part plus considérable du surplus de son travail fait la différence du serf et de l'esclave. Quelques-uns des serfs, exerçant des professions industrielles contre une redevance, arrivent par là à la possession d'une plus grande partie du surplus de leur travail que les serfs laboureurs. Cette circonstance leur offre les moyens de s'affranchir en profitant des besoins de leur maître. Alors ils s'établissent sous des règles communes autour des couvents, berceaux de leur industrie; leur liberté partielle tend à s'accroître par les perfectionnements de l'art et la division du travail, à laquelle la présence des capitaux leur permet d'atteindre. — Telle est l'origine des communes, dont les chartes ont pour but de régulariser l'existence de fait.

De la féodalité et de l'émanicipation des communes résultent deux grands faits économiques.

Le premier est le changement subi dans la propriété, qui n'est plus, comme elle était à Rome, un résultat d'un travail précédent sans rapport avec le travail actuel. Au moyen-âge la propriété représente toujours une fonction sociale; à chaque propriété se lie inséparablement un service déterminé.

Le second fait, c'est la constitution du travail industriel en propriété distincte, aussi complète que celle du sol, au moyen du privilège. L'établissement des maîtrises ou corporations privilégiées pour telle ou telle industrie spéciale est un phénomène universel en Europe à cette époque.

Tel est le système du moyen-âge: chacun a une fonction déterminée; le travail ne manque à personne; il n'y a point de place pour l'homme oisif. Mais quel sera l'emploi de cette masse de travaux? L'Eglise se chargera de donner une direction à cette activité surabondante; c'est elle qui domine ce monde; elle lui a donné le mot d'ordre, *ora et labora*; elle se chargera de régler la consommation; mais d'abord elle s'efforce d'affranchir le travail des entraves qui le gênent, et commence par en donner l'exemple sur ses terres.

L'Eglise du moyen-âge doit être considérée comme la protectrice de la race vaincue et l'adversaire naturel des conquérants qu'elle cherche à s'assujettir, et qu'elle occupe

au loin à son service dans de gigantesques expéditions. Les guerres entreprises pour la délivrance du Saint-Sépulchre, l'institution des ordres de chevalerie, ont pour résultat d'alléger la servitude.

Les croisades sont l'occasion d'une consommation improductive immense; les travaux d'art entrepris de tous côtés absorbent des capitaux que notre société moderne, malgré ses richesses, ne pourrait plus réunir. Quelques siècles à peine ont couvert de monuments l'Angleterre, l'Allemagne, la France, l'Espagne et l'Italie, et cependant il y a des ressources pour tout. La consommation reproductive marche de pair avec la consommation improductive et perfectionnelle. Mais l'atelier est bien monté et la loi du travail sévèrement observée. L'art se perfectionne dans la liberté sans que l'unité soit compromise. Les communes deviennent de grandes cités. Les croisades et la découverte de la boussole donnent au commerce une importance nouvelle, et l'introduction de goûts et de besoins nouveaux offre de puissants stimulants à l'industrie. Le désordre politique lui-même n'empêche pas la richesse de s'accroître. On peut prodiguer les trésors, on travaille. Guerre sainte, temples au Seigneur, pieuses fondations, telle est la consommation que l'Eglise favorise; celle qui n'a d'autre but que la jouissance et qui conduit à l'oisiveté est sévèrement réprouvée. Aussi la consommation productive a-t-elle bientôt tout réparé. Cette organisation semble affermie pour une durée éternelle! D'où vient donc son prompt déclin? A cette question il n'y a qu'une réponse: le moyen-âge est tombé parce que tous les corps qui entraient dans la composition de cette société compliquée, ont fait défaut aux principes de leur institution.

Si l'Eglise, fidèle à ses maximes, eût continué à recruter ses dignitaires dans les races vaincues; si elle n'eût pas ouvert son sein aux chevaliers et aux barons accoutumés au luxe et aux plaisirs sensuels; si la première elle ne se fût pas rébellée à la loi du travail et n'eût commencé à peser sur ceux qu'elle avait affranchis, en absorbant par une consommation impie autant que stérile, dans les festins et dans la magnificence, le surplus du travail du pauvre, l'édifice du moyen-âge fût resté debout, beau d'une idéale beauté que la réalité n'a jamais entièrement manifestée. L'Eglise a failli la première. Dieu la visitera dans ce qu'elle a de plus cher.

Les nobles ont oublié le titre de leur hommage et les beaux serments de la chevalerie. Sans utilité sociale désormais, ils pèsent sur le commerce et sur l'agriculture par leurs rapines et par leur oisiveté.

L'esprit des communes s'altère également. L'entrée de la corporation ne s'ouvre plus qu'à prix d'argent, les maîtrises se resserrent dans un intérêt égoïste, l'apprentissage est prolongé démesurément, et l'on n'obtient plus le grade de maître qu'avec d'excessives difficultés. Profitant des richesses accumulées pour augmenter toujours plus leurs privilèges, elles accablent les campagnes sous le poids d'un monopole qui finit par retomber sur elles, car ceux qu'elles appauvrissent ainsi sont les chalands de leur industrie.

La royauté seule grandit dans ce désordre général; c'est le despotisme qui lève la tête dans le naufrage des libertés, fruit du travail; comme il arrive partout où le surplus du travail n'est pas réparti en raison des services rendus.

La hiérarchie sociale du moyen-âge va s'abaisser. L'introduction de la poudre à canon amène l'égalité de la force. L'imprimerie tend à généraliser la culture et à donner l'empire à l'intelligence. Colomb découvre un monde nouveau, Luther brise la forme de l'ancien.

ANTHROPOLOGIE.

DE LA PHYSIOLOGIE HUMAINE ET DE LA MÉDECINE dans leurs rapports avec la religion chrétienne, la morale et la société; par M. FRANCIS DEVAY, D.-M. 1 vol. in-8°. Paris, 1840. Chez Ch. Pitois, rue de la Harpe, n° 81. Prix : 5 fr.

La pensée qui a dicté ce volume peut être résumée en ces termes : L'Evangile, révélation de Dieu, s'il est le bienfaiteur de l'âme, doit être aussi celui du corps. Le Créateur de l'âme et du corps, l'auteur de leur union et de la solidarité qui les lie, n'a pu donner à l'homme une loi qui supposerait l'antagonisme de ses deux natures; et la subordination du physique au moral est tout autre chose que l'oppression de celui-là par celui-ci, comme l'ont voulu des spiritualistes exagérés; enfin le christianisme, loin de mériter en rien les reproches que lui ont faits en cet endroit les saint-simoniens, est le modificateur par excellence, le bienfaiteur trop oublié de l'homme organique.

Tout ceci est incontestable en principe; mais tout ceci aurait besoin d'un complément. Il importe de préciser beaucoup mieux que ne l'a fait l'auteur, la véritable condition de l'homme et la relation de ses deux natures, non telles que Dieu les a établies, mais telles que le péché les a faites, telles qu'elles s'offrent à notre observation. Pourquoi s'est-il trouvé des philosophes et des sectes qui ont cru que l'esprit devait s'élever sur les ruines de la chair, si ce n'est que l'union et l'harmonie ont cessé entre la vie de la chair et la vie de l'esprit? Pourquoi a-t-on pu prêter au christianisme le dessein de s'opposer à l'épanouissement de la vie corporelle si ce n'est que le christianisme a dû traiter sévèrement une vie qui, après avoir franchi ses limites légitimes, menaçait d'envahir l'homme tout entier et d'éteindre en lui toute affection et toute clarté spirituelles?

Non, l'Evangile ne suppose ni ne veut établir l'antagonisme de ce qu'on a nommé nos deux natures; mais il voit en nous un désordre anarchique, et il vient pour le faire cesser; il voit une lutte illégitime entre des forces qui devraient s'harmoniser et tendre à une vie générale. L'unité, voilà, comme l'a très-bien dit M. Devay, la condition de la santé dans l'ordre moral et dans l'ordre physiologique; la maladie n'est que la division et la décentralisation des forces qui doivent converger vers un point commun. Ajoutons que la maladie date, pour le corps comme pour l'âme, du jour où l'homme s'est isolé lui-même du souverain régulateur de sa vie; ce jour-là l'âme et le corps ont reçu une profonde atteinte, et la mort est entrée dans le monde.

Comment se présente la Parole révélée à l'homme frappé de déchéance et divisé contre lui-même? Est-ce comme l'appui d'un être faible qui a besoin d'aide pour se soutenir et marcher? comme la lumière qui éclaire la route du voyageur, de peur qu'il ne s'égaré? comme un secours contre des tentations qui menacent son innocence? Nous le disons avec regret, M. Devay laisserait presque penser, malgré sa profession de catholique zélé, que nous n'avons besoin que d'être gardés du vice et des excès de la passion pour couler nos jours dans la paix et la vertu. Le christianisme a toute son adhésion; mais le christianisme, il ne le connaît guère que comme doctrine spiritualiste, donnant à l'homme l'espérance d'une autre existence, comme lui enseignant le dévouement, l'amour et la tempérance, comme une loi éminemment sociale. Mais l'Evangile lui-même, ses faits, ses vérités fondamentales, cet Evangile « puissance de Dieu en salut à tous ceux qui croient », rien ne prouve, dans les pages de ce volume, que l'auteur le connaisse comme il veut être connu, par le témoignage du Saint-Esprit, par cette expérience intime qui est comme la révélation de la révélation. M. Devay a reçu le christianisme avec soumission, de l'Eglise qui le lui a enseigné, et comme elle le lui a enseigné; il en a compris ce qui s'en peut comprendre quand l'homme seul a parlé à l'homme; il en a retenu de grandes et belles choses, celles pour lesquelles il y a de l'écho dans toutes les intelligences cultivées et dans tous les cœurs qui ont été gardés du souffle desséchant des mauvaises doctri-

nes et des mauvaises mœurs. En un mot, M. Devay a senti et apprécié l'action générale du christianisme ; il n'a pas encore pénétré jusqu'à sa spécialité ; et c'est pourtant là seulement qu'est sa grandeur, sa puissance, là qu'il faut chercher la lumière qui éclaire toute notre histoire, et partant toutes les questions qui s'y rattachent.

Pour résoudre celle des relations de la loi chrétienne avec la physiologie humaine, ne fallait-il pas commencer par mesurer la grandeur et la profondeur de la plaie que le péché a faite à notre organisation ? Se peut-il qu'un auteur chrétien écrive un chapitre entier sur la mort sans se demander une seule fois pourquoi la mort dans le monde, pourquoi la mort dans l'humanité ? Et c'est pourtant ce qu'a fait M. Devay : son christianisme ne lui a présenté son sujet ni à toute sa hauteur ni dans toute son étendue ; il ne lui a permis ni de le dominer, ni de l'embrasser. Il en est résulté qu'au lieu d'un livre où tout s'éclaire et se coordonne, d'un livre conçu et enfanté par une pensée forte, vivante, maîtresse de son œuvre jusque dans les détails et les emprunts, le travail qui nous occupe n'est plus qu'une sorte de champ-clos où viennent se rencontrer avec plus ou moins de bonheur des faits et des considérations fournis tour à tour par la morale chrétienne, l'histoire, la psychologie, la phrénologie et la physiologie. Quelques conseils d'hygiène physique ou morale, quelques vues sur l'éducation des prisonniers, sur celle des enfants, sur celle des races humaines, sont la conclusion des rapprochements et des relations que l'auteur établit entre les divers ordres de faits que sa plume met en présence. Tout cela est très intéressant, très digne d'être lu, connu et médité ; mais tout cela ne fait pas un livre qui soit à la hauteur du beau titre que l'auteur a inscrit sur son volume, ni même qui réponde à ce que laissent espérer quelques pages de l'Introduction.

Toutefois, prenons ce travail tel qu'il est ; laissons M. Devay remplir son rôle véritable, son rôle de physiologiste instruit, judicieux, religieux, et partisan zélé de tout ce qui peut améliorer le sort de ses semblables ; suivons-le dans les parties les plus intéressantes de sa course, pour autant que les limites qui nous sont imposées nous le permettent encore.

Dans un chapitre où il étudie les conditions générales de la nature humaine, sous le double point de vue de l'organisation et de l'activité, l'auteur rappelle que toute vie, outre son principe immatériel, suppose, d'une part, des organes, de l'autre, des stimuli, des modificateurs appropriés aux premiers, et qui varient par conséquent pour chacun d'eux : à l'activité de l'estomac il faut des aliments, à celle du poumon de l'air, à celle de l'œil la lumière, à celle du cerveau des objets d'affection et des idées. Le stimulus venant à manquer, l'organe s'affaiblit et se dégrade ; s'il est, au contraire, suffisant et convenablement employé, l'organe et ses fonctions se développent. Mais ici une différence profonde sépare en nous les organes destinés à l'entretien de la vie générale, les organes de la simple nutrition, de ceux qui établissent nos relations avec le monde extérieur et avec nos semblables : nous ne pouvons que détériorer les premiers, nous ne pouvons rien ajouter à leur perfection : ils nous sont donnés tels que nos besoins les réclament ; mais les organes de relations, les muscles, les sens, le cerveau, demandent une véritable éducation ; leur activité bien réglée leur imprime un perfectionnement qui s'annonce et par leur développement, et surtout par l'énergie et la portée toujours plus grande de leurs fonctions respectives. Telle est la condition physiologique de ce grand fait de la perfectibilité auquel il est impossible d'assigner des limites, du moins pour l'espèce humaine ; car chez les animaux, outre qu'il n'y a d'éducation possible que par l'action de l'homme sur eux, le développement, quelque étonnant qu'il soit, s'arrête bientôt. Cette double progression de l'organisation et des aptitudes sous l'influence des stimulations convenables, est à prendre en sérieuse considération quand on veut étudier les causes qui ont mis tant de différences entre les races humaines, et nous croyons que l'auteur en aurait pu tirer meilleur parti qu'il n'a fait, dans le chapitre, d'ailleurs intéressant, qu'il a écrit sur ces races.

Puisque nous citons ce chapitre, rappelons ici une remarque fort importante sur laquelle M. Devay a eu raison d'insister, en appuyant sur elle la démonstration de l'unité de l'espèce humaine : c'est que la différence est bien moindre entre les aptitudes morales des races qu'entre leur développement intellectuel, ou mieux, que partout les aptitudes sont les mêmes, et que le développement seul, et celui des facultés intellectuelles plus encore que celui des facultés morales, marque la gradation qu'on observe sous ce rapport du Nègre à l'Européen, quand on parcourt la série des variétés de notre espèce. L'Évangile reçu et pratiqué par le Hottentot, par le Polynésien, par le Mongole, le Groënlandais, comme par les belles races du Caucase, a plus fait pour démontrer que l'homme est partout le fils du même Adam, que tout ce que les naturalistes ont dit de mieux sur ce sujet. Mais l'unité de l'espèce une fois sauvée du soupçon qu'a jeté sur elle une philosophie matérialiste et superficielle, les différences restent au physique et au moral pour prouver que l'homme ne peut espérer de vivre de toute sa vie, de prendre son essor, que sous l'action d'un enseignement salutaire qui exerce ses facultés sans en abuser. Qui peut dire tout ce que les races les plus dégradées de l'humanité pourront recouvrer de ressemblance physique avec les plus belles, après qu'une longue action du christianisme aura ramené chez elles une évolution continue et harmonique des facultés dont tout homme porte en lui le germe ? Quand il n'existera plus entre les peuples que les différences produites par le climat et les autres circonstances extérieures, quand les modificateurs moraux agiront également sur tous, les peuples seront bien moins tentés qu'ils ne peuvent l'être aujourd'hui de se placer à des hauteurs différentes sur l'échelle de la création, et d'élever entre eux les barrières de l'orgueil ou d'une dégradante servilité. La race à laquelle nous appartenons, dépositaire depuis des siècles nombreux des grands leviers de la nature humaine, mais surtout de ces doctrines de salut qui n'ont encore fait que la moindre partie de leur œuvre générale, cette race a, comme le dit très-bien M. le docteur Devay, une grande tâche à accomplir à l'égard des autres : elle porte par cela même le poids d'une immense responsabilité. Jusqu'ici, malheureusement, les nations qui devaient enseigner leurs sœurs ne les ont trop souvent visitées que pour augmenter leurs misères de tous genres, et l'esclavage sous des formes diverses, est à peu près le seul genre de patronage que nous ayons exercé sur les peuples qui ont cru à notre supériorité.

Parmi les autres parties de ce livre que nous aurions voulu pouvoir analyser ici, nous nous bornerons à signaler celles qui appartiennent à l'hygiène morale, et où l'auteur cherche à apprécier l'influence des jouissances physiques sur les facultés supérieures. Les progrès de l'égoïsme et de la torpeur intellectuelle chez les voluptueux sont énergiquement dépeints par M. Devay. Nous recueillons avec plaisir à la fin d'un paragraphe cette parole de saint Jérôme : « Aimez les Écritures et vous prendrez en dégoût les vices de la chair. »

Plus loin, quelques pages sur l'action physiologique et morale des beaux-arts laissent regretter que l'auteur n'ait pas médité davantage sur cet important sujet. Il est moins incomplet et plus heureux dans ce qu'il dit de la douleur physique et de son influence naturelle sur les sentiments moraux. Cette influence est funeste quand elle ne rencontre pas le contrepoids d'une force surnaturelle dans l'âme qu'elle attaque ; elle y centuple le *moi*, selon l'heureuse expression de M. Devay, et les médecins, avec leur longue expérience des souffrances humaines, savent en effet tout ce qu'elles donnent d'énergie et de brutalité à l'égoïsme, tout ce qu'elles ont d'énergant ou d'irritant pour le cœur dans les circonstances où l'homme est livré à lui-même, et où ses maux atteignent une certaine intensité. La douleur physique comme châtiment et instrument de répression infligé pas la société à ses membres coupables est barbare ; c'est une vengeance inutile à celui qui endure et à ceux qui l'emploient. L'auteur prend occasion de ces vérités pour recommander le régime pénitentiaire auquel il consacre encore un article à part.



On lira enfin dans son ouvrage des considérations intéressantes sur les principes physiologiques de l'éducation, sur ceux du mariage, etc. Mais, en général, on regrettera la brièveté de tous ces chapitres; les faits et les idées sont plutôt indiqués qu'exposés, ce qui est un tort d'autant plus grand que le style de M. Devay n'a pas la précision que réclame la brièveté. Un peu plus de maturité dans les idées eût beaucoup profité à l'écrivain, dont la jeunesse et l'inexpérience littéraire se trahissent à chaque page. Somme toute, ce livre, qui n'est encore en réalité qu'un programme, un premier aperçu de la matière, pourra devenir un ouvrage important, si l'auteur consent à le reprendre lorsqu'il aura des études plus complètes l'auront mûri pour un sujet aussi grave.

H. H^d.

POÉSIE.

AUGUSTE ET NOËMI, *souvenir d'une mère*; par M^{me} C. GUINARD. (Se vend au profit des inondés du midi.) Paris, 1841. Chez A. René, rue de Seine, n^o 32. Prix : 5 fr.

Nos aurions besoin des accents mêmes du poète pour redire cette histoire d'une mère. Espoirs, craintes, découragements, relèvements, deuil sombre et multiplié, oh! que cette histoire représente bien la vie! que ces dix années dans les annales intimes desquelles une âme consent à nous laisser pénétrer retracent bien, au sein d'une individualité donnée, la grande universalité! et qu'elle est profonde cette antique fiction de l'homme microcosme!

Venez, venez à ce livre, car il peint une âme, une vie! Non celle du caprice et de la passion grimaçant dans le drame ou le roman, mais une vie vraie, toute composée de devoir, de douleur et de poésie, ces trois grands éléments de la réalité dans la vie: le devoir luttant parfois contre la poésie trop rêveuse, celle-ci ne s'éteignant point sous le triomphe du premier, la douleur aspirant à sanctifier l'un et l'autre, enfin un cœur sérieux et simple chantant sans artifice ce qui peut se chanter des sentiments d'une mère.

Comment pourrions-nous être indifférent à l'expression vraie d'une émotion sentie? L'homme peut-il devenir indifférent à l'homme? La même vie ne circule-t-elle pas dans tous les membres, la voix n'est-elle pas une dans la multiplicité des intonations, et le beau mot d'humanité ne serait-il qu'une catégorie chimérique? Que la variété ne nous fasse pas oublier l'unité; la physionomie la plus caractéristique ne va jamais jusqu'à effacer le grand cachet de la ressemblance humaine. Madame, vous êtes notre sœur; vous pleurez, mais non pour vous seule, car nous aurons un écho pour vous dans nos âmes, une parenté sympathique aussi longtemps que nous resterons hommes et que vous resterez vraie. En écrivant le récit de ces dix années, ce n'est pas seulement un passage de votre histoire, mais un fragment de celle de nous tous que vous avez donné. Vous avez prêté l'expression à un moment de l'existence universelle. Vous avez mêlé vos accords au grand chœur plus suave et plus puissant que vous-même, que nous tous, mais qui ne saurait se passer d'aucun de ceux qui sentent et qui chantent.

Ce n'est pas sans raison que, contradictoirement en apparence, on accuse tour à tour notre siècle menteur d'individualisme et de panthéisme humanitaire. On y trouve, en effet, à côté de l'égoïsme et d'une recherche maladroite d'originalité, la négation de la conscience personnelle, de la responsabilité, l'individu sacrifié à l'ensemble. Au fond, cette contradiction est conséquente, car d'une manière et de l'autre on arrive à la chair et l'on parvient à rompre avec la charité et avec Dieu; l'ensemble n'est plus qu'une abstraction, un fait qui se réalise derrière la scène et dont l'unité n'a pas à tenir compte; l'humanité n'est plus une fraternité. Il y a d'ailleurs moins contradiction dans cette tendance que manque d'équilibre entre deux vérités égales en droits. La personnalité est aussi vraie que l'universalité, l'humanité aussi réelle que l'homme; d'un côté, type constant, de l'autre mille traits différents. Il y a beaucoup à réfléchir sur cette loi admirable de la diversité dans l'unité.

Notre poète, elle aussi, est fidèle à cette loi et porte sa différence au sein de la ressemblance; autrement comment serait-elle poète? Elle ne serait pas même homme, car on ne l'est qu'en réunissant en soi ces deux conditions mystérieuses. C'est précisément parce que les voix sont individuelles qu'il y a concert, parce qu'il y a personnalité qu'il y a aussi espèce; c'est parce que notre auteur est elle-même, parce qu'elle est la mère dévouée, l'âme souffrante, la lyre mélodieuse, c'est parce qu'elle a si fidèlement reproduit le tel quel d'une individualité, c'est pour cela que nous retrouvons en elle et nous-même et l'idéal. Toutefois les proportions varient à cet égard; l'un ou l'autre des éléments, en prédominant, donne des combinaisons propres qui, à leur tour, comptent dans l'ensemble. C'est ainsi que, chez M^{me} Guinard, l'originalité suffit moins pour la grandeur que pour la vérité.

Fille, épouse heureuse, elle avait quatre enfants, lorsque deux fois une nouvelle vie vient tressaillir en son sein, deux joyaux nouveaux viennent l'un après l'autre s'ajouter à sa couronne maternelle; d'abord la « brune Noémi, » plus tard « Auguste, blanche fleur que l'air pur fait éclore, » mais dont l'aspect débile remplit déjà de crainte le cœur qui dans ses traits cherche à lire l'avenir. C'est alors que commence la vie mêlée de la mère et du poète, les sentiments et pressentiments mobiles et variés de l'une, les vagues aspirations de l'autre. Tantôt, au milieu des berceaux, elle rêve déjà le sort dur, hélas! la vie avec ses amertumes et ses corruptions, que ses enfants peut-être doivent connaître un jour, et se débat dans l'insomnie contre des pensées telles que celles-ci :

Je vis se dérouler une triste carrière
Où j'errais au hasard et sans me reposer;
Et je crus d'un seul trait boire la coupe entière
Où chaque jour je dois puiser.

Tous ces enfants vermeils dont l'aspect fait ma joie,
Frais rameaux où les fruits doivent s'unir aux fleurs,
Ne me semblèrent plus qu'une facile proie
Pour le trépas ou les douleurs.

Feuille à feuille je vis ma couronne chérie
S'éclaircir lentement sous mes yeux consternés,
Et du reste, ô douleur! la parure flétrie
Par des souffles empoisonnés.

Et je me dis : Bientôt de leur sommeil sans rêve
Aux cris des passions éveillés à leur tour,
Les anges révoltés transperceront d'un glaive
Mon cœur tout palpitant d'amour.

Ailleurs ces sentiments si vrais exprimés avec charme :

Pauvres enfants, me dis-je, aujourd'hui pleins de joie,
Un jour des passions ils deviendront la proie;
Je verrai se pencher ces éclatantes fleurs;
Ma fille, dans mon sein tu verseras des pleurs...

Un étranger pour toi sera plus que ta mère;
Rêveuse, tu suivras une vaine chimère,
Un seul nom te fera trembler et tressaillir,
Et tu te troubleras au son d'une parole.

Et moi qui te verrai dessécher et pâlir,
Je ne pourrai trouver d'accent qui te console!
Et toi, mon fils, jeune ange au modeste regard,
Altéré de bonheur, tu boiras tôt ou tard

Au calice enchanté dont la vapeur enivre.
Vous pleurerez tous deux, oui, si vous devez vivre!
Vivront-ils, ô mon Dieu? quoi! souffrir ou mourir!

Oui, mourir!... Que j'ai vu de mères désolées,
Près d'un berceau muet, pleurer échevelées!
Oh! si les arbrisseaux ne devaient pas fleurir!

Si parmi les bijoux dont je suis couronnée
Il en manquait un seul à la fin de l'année!...

Une autre fois ce sont les désirs inquiets de la poésie qui la troublent. Elle aussi voudrait pouvoir s'enivrer du ciel et des souvenirs de l'Italie, raser de sa barque les golfes azurés, noyer son âme dans ces beautés ineffables de l'art, de la nature surtout. Ou bien, c'est le sol plus fécond encore; mais plus austère, de la terre autrefois promise, aujourd'hui désolée, c'est Sion qu'elle désire; elle voudrait voir la patrie du peuple choisi, la scène de l'ancienne et de la nouvelle alliance, retrouver dans le caractère immédiat et saisissant que les sens prêtent aux choses de la foi les traces de Bethléem, de Gethsémani et de Golgotha. Hélas! le désir

adresse toujours à l'idéal, et celui-ci de son éclat décolore
entôt le réel. La fièvre s'empare insensiblement du cœur,
ndis que l'œil reste attaché à ces tableaux séduisants et
ttés que l'imagination produit si spontanément. La vie
rait bien étroite et bien grise de ton à qui, dans l'extase,
fixé le soleil et parcouru l'espace. C'est un jeu dange-
reux que les rêves poétiques pour celui qui n'a pas suffi-
samment appris, appris par une expérience décisive que le
bonheur vient du dedans, et que le monde extérieur ne sert
que d'occasion (souvent stérile) au principe intérieur, qui
n'a d'ailleurs guère besoin de cette sollicitation. Écoutons
M^{me} Guinard. Le désir est d'abord une révolte contre le
réel, c'est-à-dire le devoir :

Comme un ramier captif qui voit dans le bocage
S'apprêter au départ l'essaim des passereaux,
S'élançait se débat et, heurtant à sa cage,
Tombe meurtri par les barreaux ;

Ainsi je me heurtais à ce qui m'environne,
Et ma tête saignait sous la fraîche couronne
Qu'un fécond hyménée en riant y posa ;
Et mes liens de fleurs, doux parfum de ma vie,
Me semblèrent un joug qui me tient asservie,
Et mon plus saint devoir comme un poids m'écrasa.

Mais bientôt la vue de ses enfants la rappelle à la fois au
devoir, au bonheur, à la reconnaissance :

.... Et je ne compris pas que mon âme égarée
Eût pu, même un instant, rêver d'autre bonheur ;
Et je souhaitai vivre et mourir ignorée
Sous mon toit béni du Seigneur.

Je me dis que la fleur qui croît dans la prairie,
Au sommet des grands monts serait vite flétrie ;
Que les cieus les plus beaux sont les cieus paternels ;
Qu'à l'œil douloureux tout voyage ressemble,
Que ceux qui s'aiment bien doivent rester ensemble,
Et que les longs adieux sont souvent éternels.

Puis ce sont d'aimables chants adressés à des amis, à
M. de Lamartine surtout, le grand poète, le père affligé, le
voyageur lointain, l'hôte bien venu au tranquille foyer do-
mestique. Enfin la prière aussi tient une place en cette vie,
celle que lui fait ou que lui laisse le bonheur de famille tem-
péré par les vagues appréhensions qui accompagnent tou-
jours la coupe trop pleine. Singulier instinct ! Il semble que
l'on pressente une inévitable compensation, une loi qui ne
permet pas trop de félicité temporelle, et qui, avec constance
et certitude, se hâte d'y jeter quelque contrepoids. Mais ici
s'arrête l'intelligence vulgaire, et cette loi fidèle de l'amour
divin on la qualifie de sort et de fatalité, on en méconnaît
l'esprit et la vie. Hélas ! la mère a frissonné à cette parole
énigmatique de l'enfant qui semblait se trouver mal à l'aise
sur la terre, et bientôt, en effet, commence la sévère disci-
pline de l'épreuve ; le dernier né s'incline et se flétrit len-
tement comme la fleur qui peache, l'angoisse vient inonder
le cœur de celle qui surveille avec effroi l'insensible déclin,
et c'est à peine si, dans sa sollicitude, elle peut sourire à
Lucie qui vient, elle septième, s'ajouter à la jeune pléiade
si tôt décimée. Toutefois, les prévisions déchirantes restent
en arrière de la réalité qui va éclore du sein de ce possible
dont nous tenons si peu compte. La mère tendre perd elle-
même sa mère, et pour tripler ce deuil, Noémi se détache
de la tige avant ce jeune frère même qui semblait devoir le
premier céder à l'aquilon dont le souffle enfin le recueille.

Etrange don, dirai-je ? ou triste imperfection de la pa-
role ! Voilà donc en quelques lignes, en quelques mots, dont
la rapide lecture éveillera à peine un soupir, voilà trois dé-
parts sans retour, mille liens complexes brisés, des mois
entiers dont chaque minute a pesé comme un poids de plomb
sur le cœur maternel, voilà toute une famille en deuil, des
veilles, des luttres de crainte et d'espoir, des moments de
brisement, des derniers adieux, des prières, voilà ce que
la vie a de plus saisissant et de plus solennel, froidement
compris dans un récit banal que pas une âme peut-être ne
s'arrêtera pour sonder dans toute sa douloureuse profon-
deur. L'éloquence qui émeut, l'art le plus sympathique et
le plus consommé pourrait peut-être obtenir des larmes, mais
quelles larmes en comparaison d'une seule de celles qu'a ver-
sées cette Rachel ! Aussi demandons-nous, avec indiscretion
sans doute, mais involontairement : Et pourquoi donc chan-

ter ? D'où te vient, ô mère ! cette naïve ignorance de l'im-
puissance de la lyre ? Pourquoi cette lutte désespérée avec
l'expression revêche, le rythme capricieux, avec la poésie
qui, toute puissante qu'elle est, ne peut rendre l'indicible
douleur ? Les paroles proviennent de l'intelligence, et l'in-
telligence, qu'ils sont sourds et lointains les échos qui lui
arrivent du cœur ! Quoi ! fille, mère, frappée trois fois,
ayant vécu toute l'inexprimable vie de la douleur, vous
chantez ! D'une voix pure, naturelle, facile, vous redites
toute la tragédie intérieure ! Vous écrivez un poème dont
l'unité c'est votre cœur déchiré ! N'aviez-vous pas dit vous-
même :

Lorsque l'on souffre, on garde au fond de sa pensée
Plus d'un mot que la bouche aurait peur de nommer.
Ah ! c'est une douleur faible et presque effacée
Celle que l'on peut exprimer !

Quelle puissance donc dans votre génie ou quelle témé-
rité ! Ou plutôt, disons-le, qu'il est mystérieux le don du
poète ! Sa nature nous échappe ; l'auditeur étranger, le
poète lui-même ne sait se rendre compte de cette combi-
naison de facultés, de cette synthèse qui réunit tout, de
cette intuition qui embrasse tout. Il y a de la réflexion dans
la poésie, puisque l'intelligence est certainement en jeu, et
cependant où est sa place ? Les chants semblent partir
d'une source plus spontanée et plus primitive ; on dirait
l'âme parlant directement à l'âme, la pensée jaillissant im-
médiatement des profondeurs de l'être et se faisant com-
prendre sans voix ; il y a voix toutefois, art, la vie, en se
manifestant, prend un corps, mais un corps étheré ; le
rayon, en partant du foyer intérieur pour aller éclairer le
monde, passe par un milieu, mais sans s'y arrêter, sans s'y
altérer, sans perdre son natif éclat, ni rompre la resplen-
dissante unité des nuances qui le composent.

Si nous devons nous faire scrupule d'entrer dans le sanc-
tuaire intime d'où s'élançent les pythiques inspirations du
poète, combien plus ne craignons-nous pas d'analyser la
vie supérieure et divine de l'âme religieuse ? Et toutefois
celle-ci, en se manifestant, provoque la comparaison avec
le vrai et le saint, tout comme l'expression poétique, en
s'adressant au sentiment du beau, déclare se soumettre à
ses jugements. C'est à ce titre qu'il peut nous être permis
de chercher dans les plaintes de cette mère si la douleur a
bien porté pour elle les fruits précieux qui lui sont propres,
si l'épreuve n'a pas été vaine ou les larmes inconsolables.
Ne sent-on pas presque douloureusement, en lisant çà et là
dans l'harmonieux volume les accents d'un théisme vague,
que cette religion de bonheur et de soleil avait besoin de
deuil et d'ombre pour croître jusqu'à la conscience de son
insuffisance ? Et plus tard ne souffre-t-on pas de cette révolte
trop peu comprimée, qui semble sur le point de frustrer le
but paternel et miséricordieux des séparations ?

O Seigneur ! ta main m'a frappée
Dans ma joie et dans mon amour ;
Ma couche de pleurs est trempée,
Et mon cœur saigne tout le jour.
Mais nulle féconde rosée
N'a fait, dans mon âme épuisée,
Germer l'espérance et la foi.
Mon œil se ferme à la lumière ;
Mon cœur se ferme à la prière,
Et se tourne à peine vers toi !

Tant de souffrances inutiles... on dirait un monde créé
en vain ! Cependant la grâce divine insiste et l'âme explorée
trouve enfin calme et force *au pied de l'autel* :

Au pied de tes autels j'irai verser mes larmes :
Là je déposerai mes désirs, mes alarmes,
Et ces troubles muets où le cœur se confond.
Au pied de tes autels j'irai chercher la joie :
Dans le calice amer que ta main nous envoies
On la trouve en puisant au fond.

Ainsi donc elle a déjà appris que les bords sont amers,
mais que, bien différent des vases du plaisir, de la coupe
même du bonheur, le calice qu'elle a vidé contient au fond
de réelles douceurs. Elle a compris qu'il faut pour y arri-
ver aller au fond. Elle s'est dit : J'irai. Ah ! puisse-t-elle un
jour, justifiant les voies de Dieu, ajouter radieuse : J'ai été,
j'ai trouvé, je comprends !

REVUE.

On s'est occupé en France d'un livre qui vient de paraître en Allemagne sur les troubles de l'Eglise réformée de la Hollande durant les années 1833 à 1839. (*Die Unruhen in der Niederländisch-reformirten Kirchewährend 1833 bis 1839 von X. herausgegeben von D^r J.-C.-L. GIESELER*, Hambourg, 1840.) Cet ouvrage est très-propre à embrouiller les idées de ceux qui se confiant dans les bonnes intentions de l'auteur anonyme, croiront lire un simple récit des faits, tandis qu'on leur offre un plaidoyer rédigé avec soin, mais où l'on dépasse les bornes de la partialité permise quand on écrit dans l'intérêt d'un client, au lieu d'avoir pour but la manifestation de la vérité. Une réfutation détaillée de cet écrit serait désirable; elle ne présenterait d'autre difficulté que celle de suivre pas à pas l'auteur à travers ses 224 pages, pour montrer comment les faits dont la connaissance exacte est indispensable pour apprécier la position, ont été ou simplement omis, ou défigurés en diverses manières. Je ne sais pas si quelqu'un aura le courage d'entreprendre un tel travail; pour moi, je me bornerai à un petit nombre de remarques qui serviront à caractériser cet ouvrage publié par M. Gieseler, professeur d'histoire ecclésiastique à Gœttingue, et dont l'auteur, à ce qu'assure celui-ci, est parfaitement à même de bien connaître et de bien apprécier les choses.

Je me permettrai d'abord de dire qu'à mon avis, les jugements portés par l'anonyme sont fort superficiels. Il attribue tout ce qui s'est passé dans l'Eglise réformée de Hollande aux idées étroites et à l'esprit turbulent de quelques jeunes ministres, aux hallucinations et au point de vue légal d'un poète-juriconsulte, Guillaume Bilderdyk, et aux menées ambitieuses de certains avocats d'Amsterdam et de la Haye; au lieu de reconnaître dans les événements dont il s'est fait l'historien un des symptômes de cette opposition qu'il y aura toujours entre le réveil chrétien et l'incrédulité.

L'auteur a eu soin de publier, à l'appui de ses assertions, un assez grand nombre de pièces officielles et authentiques. Ceci sans doute est très-louable; seulement il est à regretter qu'en donnant tout ce qui peut servir la cause qu'il plaide, il ait omis, le plus souvent, malgré la connexité des documents, ceux qui lui sont contraires. C'est ainsi, par exemple, qu'il publie *in extenso* (pages 19-30) la réponse qui fut faite en 1826, lors de l'introduction du nouveau système, par le commissaire des cultes à la classe d'Amsterdam; mais il se garde bien d'insérer également le mémoire auquel cette réponse, je dirais presque ce bref, se rapporte. La classe y expose avec beaucoup de clarté et de force combien les nouveaux règlements ecclésiastiques sont contraires aux bases essentielles de l'Eglise réformée; elle se plaint de la tendance à soumettre l'Eglise au bon plaisir d'un petit nombre de pasteurs, qui recevront les ordres du gouvernement; et on y lit ces paroles qui ne se sont que trop accomplies: «Ainsi surgiront aisément deux partis qu'on considérera comme des sujets obéissants ou rebelles; les opinions religieuses se mêleront aux dissentiments sur l'organisation ecclésiastique, et l'on devra craindre une désunion très-grande, peut-être même un schisme complet.»

Remarquons encore que l'anonyme reproche aux chrétiens de l'Eglise réformée hollandaise un attachement superstitieux à la lettre de leur confession de foi. C'est l'accusation de symbololâtrie, telle qu'elle est reproduite journellement en France et en Allemagne. Je renvoie tous ceux qui de bonne foi ne seraient pas encore au clair sur cette question, à l'excellente brochure de M. Bickell (deuxième édition, Cassel, 1840) sur le devoir des pasteurs de se conformer aux livres symboliques; il y prouve très-bien que ce n'est pas aux formulaires eux-mêmes qu'on en veut, mais bien aux grandes vérités évangéliques qu'ils renferment. Ces vérités sont partout le motif de la défense aussi bien que de l'attaque des symboles. En Hollande de même; et M. X. ne saurait alléguer son ignorance à cet égard, car cette accusation, sur laquelle il revient avec tant de complaisance, a été cent et cent fois réfutée. Je prends au hasard une des nombreuses déclarations des *Nederlandsche Stemmen* (tome IV, page 47) à ce sujet: «Nous le répétons, y est-il dit, malgré tout le prix que nous attachons aux anciens formulaires de notre Eglise, ce n'est pas du maintien de ces écrits, mais de la prédication fidèle et de l'enseignement des vérités qui s'y trouvent exposées avec tant de force que nous attendons un changement salutaire et une réforme indispensable. Jamais, on ne saurait assez le rappeler, la véritable réforme ne vient que par un réveil d'en haut, par la force de la Parole vivante de Dieu et par l'efficacité du Saint-Esprit.» Ajoutons, en passant, que l'avant-propos de M. le professeur Gieseler, entre autres choses curieuses qu'il contient, donne aussi à entendre (page XIX) que le *quatenus* de ces messieurs n'est que

provisoire, et semble nous promettre un nouveau *quia*, en harmonie avec leurs convictions propres (1). Ici encore, en déclamant contre l'autorité, on marche droit au despotisme.

M. X., et c'est notre quatrième remarque, a grand soin d'assurer ses lecteurs que les séparatistes ont été poursuivis devant les tribunaux, non à cause de leurs opinions, mais uniquement pour leurs *actes*. C'est un peu le cas, ce nous semble, de tous ceux qui depuis dix-huit siècles ont souffert pour la cause du Christ. Ils n'auraient guère essayé de désagréments, s'ils s'étaient soigneusement abstenus des actes par lesquels ils se croyaient tenus envers Dieu de confesser et de manifester leur foi. Si les dissidents hollandais, qui ne croyaient pas pouvoir en conscience fréquenter les églises de leur pays, s'étaient interdit tout exercice religieux en commun, il est probable, en effet, qu'on les eût laissés en paix.

Il y a plus que de la partialité dans la manière dont M. X. parle des poursuites judiciaires et de l'application de l'art. 291 du Code pénal: on dirait que la question de droit n'a pas même été en Hollande l'objet d'un doute, tandis que l'auteur, qui cite uniquement un arrêt de la cour, ne pouvait ignorer que plusieurs tribunaux ont acquitté les dissidents, parce que les juges étaient d'avis que l'article 291 n'était pas applicable aux réunions religieuses, ou du moins qu'il avait été abrogé par la charte. Le premier jugement du tribunal d'Amsterdam en ce sens a causé trop de sensation pour qu'on puisse raisonnablement supposer que M. X. ne s'en soit pas souvenu. De même, il y a beaucoup plus qu'un manque de mémoire dans ce qu'il dit (p. 157) relativement aux garnisaires qui, selon lui, n'ont été envoyés que pour prévenir de graves désordres, chez tous les habitants, en accordant des dédommagements pécuniaires, et sans qu'on ait voulu en aucune façon tourmenter les séparatistes. Les nombreux faits contraires à cette assertion qu'on a publiés, apprennent assez ce qu'il faut penser de ces singulières excuses. En parlant de la France et de sa jurisprudence sur l'exercice du culte, M. X. cite bien les arrêts de la Cour de cassation, mais il ne dit absolument rien des efforts en faveur de la liberté religieuse, ni des Mémoires de MM. Nachet, Lafontaine et Delaborde.

Pour prouver que les séparatistes hollandais ont tort de s'appeler anciens réformés, M. X. se sert d'un étrange argument. Leurs principaux griefs se rapportent, dit-il, aux Cantiques évangéliques qui ont été introduits avant 1816, c'est-à-dire sous l'ancienne organisation. Mais l'introduction de ces cantiques, dont un grand nombre sont fort peu évangéliques, n'est qu'un seul de leurs nombreux griefs, et chacun sait que l'esprit auquel est dû ce recueil, est précisément le même qui a produit, quelques années plus tard, les changements par lesquels on a ébranlé l'Eglise réformée jusqu'en ses fondements. M. X. paraît approuver les vexations dont on a usé envers les pasteurs qui se font scrupule de faire chanter ces cantiques; vexations doublement iniques là où la négation des grandes vérités évangéliques n'est pas un obstacle à l'exercice du ministère sacré, et où l'on doit s'attendre, par conséquent, à plus de tolérance.

Il ne sera pas inutile d'indiquer, avant de finir, la nature des sources auxquelles il a puisé. Il cite surtout, et en le recommandant à tous ceux qui veulent approfondir la matière, l'ouvrage d'un M. Boeler (Groningue 1838): *Sur le droit public, l'organisation de l'Eglise réformée et le séparatisme*. Les lignes suivantes feront aisément reconnaître à quel parti cet écrivain appartient. Il s'agit des voix qui se sont élevées en France et ailleurs en faveur des dissidents: «A l'étranger aussi, dit M. Boeler, il y a des gens qui voudraient placer la lumière de la Parole divine sous le boisseau des formulaires. Ces voix partent-elles peut-être en France du journal le *Semur*, que j'ai entendu qualifier de méthodiste; en Suisse, du côté des séparatistes, qu'on appelle Mômiers; ou de Bâle, de la fabrique de traités, très-misérables quelquefois, dont on inonde le pays; en Angleterre, berceau du méthodisme et du spleen, d'un méthodiste outré; en Prusse, des rangs de Hengstenberg et de ses consorts, ou de Krummacher dans le Wuppenthal? Voilà ce qu'il faudrait savoir pour estimer ce qu'elles valent; car si c'étaient des hommes avantagement connus (*männer van name*), plus ou moins en état de porter un jugement en cette matière, on aurait dû les nommer.» *Ex ungue leonem.*

(1) Allusion à la polémique hollandaise relative à la promesse exigée des candidats au saint-ministère de tenir et croire la doctrine contenue dans les formules d'union de l'Eglise réformée des Pays-Bas, conformément à la sainte Parole de Dieu; les uns traduisent le mot conformément par: parce qu'elle est conforme; les autres par: en tant qu'elle est conforme. De là la querelle entre les partisans du *quia* et ceux du *quatenus*.

Le Gérant, DEHAULT.

IMPRIMERIE DE FÉLIX LOCQUIN, RUE N.-D.-DES-VICTOIRES, 16.